DISSERTATION

N° 157.

SUR

LA COLÈRE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR ALEXIS PRÉMONT, d'Angoulême,

Département de la Charente;

Chirurgien de l'ex-vieille Garde; Membre de la Société d'Instruction médicale.

Præceps atque acerba iracundia; cor et pulmonem in sese, et ad caput calorem et humorem attrahit; animi autem tranquillitas cor relaxat.

HIPP., liv. 6, sect. 5, p. 8.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de respect, de tendresse filiale et de reconnaissance.

A. PRÉMONT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0006vari_b7u6

DISSERTATION

SUR

LA COLÈRE.

L'auteur de la nature, en jetant l'homme sur ce vaste univers, non-seulement a permis que sa frêle existence fût sans cesse menacée par tous les agens extérieurs qui l'environnent, et avec lesquels il entretient des relations si nombreuses, mais encore que son âme fût sans cesse en proie et déchirée par une multitude de passions violentes qui viennent à chaque instant troubler son esprit et son imagination, détruire ses espérances et faire évanouir son bonheur en brisant les liens qui le retenaient auprès de lui; telles sont l'ambition démésurée, la haine, la vengeance, et surtout la colère (qui est l'objet de cette dissertation.) Je suis cependant bien éloigné de blâmer les passions; elles seules sont les moteurs de nos vices et de nos vertus; elles seules nous mettent à même de connaître le bonheur et d'en goûter les douceurs, lorsqu'elles sont modifiées par l'éducation et par la raison. L'homme ne peut vivre sans passions; elles lui sont aussi nécessaires que le sentiment, sans lequel il ne jouirait point de la vie animale, et n'aurait qu'une vie semblable aux végétaux. Le cœur de l'homme, dit Juvénal, a le vide en horreur; un homme sans passions, est sans besoin, sans esprit et sans raison; il est incapable de goûter le bonheur de la vie. Les douceurs de la tendresse et de l'amitié lui sont inconnues; l'indifférence est son partage. Son cœur est paralysé et inaccessible aux douces émotions et aux sentimens qu'inspirent le plaisir et la vertu. L'homme au contraire qui possède des passions

douces, telles que la gaîté, l'espérance et l'amitié, a l'âme toujours contente et épanouie; tout dans la nature excite son intérêt; il aime ses semblables, il cherche à les secourir dans le malheur; l'humanité est pour lui un bien sacré; toujours fidèle aux lois de l'amitié, il partage avec son ami ses peines, ses biens et ses plaisirs.

Les passions, dit *Helvétius*, dans son Livre de l'Esprit, sont dans le moral ce que le mouvement est dans le physique; il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort; ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral.

De la Colère.

Aristote définit la colère, le désir de rendre le mal qu'on nous a fait; mais cette définition peut supporter quelque objection. Il est bien vrai qu'elle est causée le plus souvent par les insultes que nous recevons, mais il arrive aussi que nous nous mettons fréquemment en colère contre des personnes qui, loin de chercher à nous nuire, sont nos amis : c'est pourquoi j'ai préféré la définition suivante :

La colère est une haine prompte, subite, accompagnée du désir non-seulement d'éloigner, mais encore de faire du mal à l'objet qui en est la cause.

La colère est une des passions les plus terribles dont l'homme soit affecté; elle produit des ravages énormes, tant sur son physique que sur son moral. En effet, quel affreux tableau, quel horrible spectacle que celui de la colère! L'homme colère sort de sa sphère d'activité; son visage est animé; ses yeux sont enflammés et étincelans; son sang bouillonne dans ses veines,

Ora tument irâ; nigrescunt sanguine venæ;
Lumina gorgoneo sævius igne micant.
Ovid., *Art. am.*, lib. 3, vers. 503.

ses cheveux se dressent et se hérissent, ses lèvres sont tremblantes, ses dents se serrent, sa bouche est écumante; sa respiration gênée ne

s'échappe que par sifflemens; ses paroles ne sont point articulées; ses discours sont entrecoupés; il vocifère, il gémit, il rugit comme un lion en furie; tous ses muscles sont fortement contractés, tout son corps est agité; ses menaces sont effrayantes et ses traits défigurés. Dans ce moment de délire, il ne sait où il est, ni ce qu'il fait; il est comme un navire qui, sans gouvernail ni pilote, erre au gré des vents et des tempêtes sur une mer courroucée; il ne connaît plus personne; ses oreilles sont fermées aux accens de l'amitié; ses proches, ses propres enfans n'ont plus aucun droit sur son cœur; ils sont souvent l'objet de sa fureur; il se méconnaît lui-même, et tourne contre sa propre personne ses armes meurtrières; il n'écoute plus que la voix de la vengeance; il cherche tous les moyens d'assouvir sa rage; il court sur sa victime, l'atteint, l'immole et se baigne dans son sang. Il est injuste, il s'indigne contre la vérité et l'innocence, il chérit et soutient son erreur; il ne se plait que dans les excès; son caprice est sa loi; il ne veut rien écouter; il ne souffre pas même qu'on se justifie; il persiste toujours dans ses présomptions et ses préjugés. Pison nous offre un exemple frappant en ce genre: mu par un sentiment violent de colère, il fit mourir trois personnes pour en avoir trouvé une innocente. Pison était consul sous Auguste, et gouverneur de Syrie sous Tibère; c'était un homme d'une violence outrée et d'un orgueil insupportable. Ayant donné ordre de conduire un soldat au supplice, comme coupable d'avoir ôté la vie à son camarade, avec lequel il était sorti du camp, et sans lequel il était revenu, malgré ses prières et ses vives instances, il ne voulut pas lui accorder un seul instant pour savoir ce qu'il était devenu. L'infortuné fut conduit à l'endroit où il devait subir sa condamnation, et était déjà près d'avoir la tête tranchée, lorsque son compagnon, qu'on l'accusait d'avoir assassiné, reparut. Alors le centurion, chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de mettre son sabre dans son fourreau. Ces deux compagnons d'armes, après s'être témoigné mutuellement toute leur amitié, sont conduits vers Pison, au milieu des cris et des acclamations de toute l'armée. Pison, écu-

mant de rage, monte sur son tribunal, porte contre tous trois un même arrêt de mort, conçu en ses termes : « Toi, j'ordonne qu'on « te mette à mort parce que tu as été déjà condamné; toi, parce « que tu as été la cause de la condamnation de ton camarade; et « toi, parce qu'ayant eu ordre de faire mourir ce soldat, tu as dés- « obéis à ton prince ».

La colère, comme nous venons de le voir, se peint à l'extérieur, et principalement sur le visage, qui est le miroir de toutes nos passions; elle défigure les plus belles physionomies, et rend affreux les plus beaux traits. Si l'on jette les yeux sur les animaux, on voit que l'envie de nuire apporte de grands changemens sur leurs corps; tous leurs membres frémissent, et sortent de leur assiette ordinaire : le lion rugit, hérisse sa crinière, lève sa queue, dont il frappe l'air; le taureau aiguise ses cornes, et fait voler la poussière autour de lui :

Et tentat sese, atque irasci in cornua discit,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsâ ad pugnam proludit arenâ.

ÆNEID., Georg. lib. 3, v. 232.

Le chien, animal domestique, qui participe pour ainsi dire aux biens de la société, doux, fidèle, reconnaissant, dans ses momens de fureur, se jette sur tout ce qui s'oppose à son passage; il ne connaît même plus la main caressante de son maître et de son ami; enfin il n'est pas d'animal si doux qui, dans ses accès de rage, ne redouble d'énergie et n'acquiert un nouveau degré de férocité.

Si l'on considère maintenant ses effets et ses ravages sur l'univers entier, on voit qu'elle exerce un pouvoir despotique sur tous les peuples, qu'elle les tyrannise, et que nul fléau n'a été plus funeste à l'humanité; c'est un père qui égorge ses enfans; c'est un fils qui devient parricide; ce sont des empoisonnemens, des délations réciproques, des villes dévorées par les flammes, des nations entières passées au fil de l'épée, des peuples abandonnés à la fureur forcenée d'un soldat avide, des monarques assassinés, des palais réduits en

cendre. Qu'on jette les yeux sur ces contrées jadis si peuplées, et où fleurissaient les arts et les sciences, elles sont dévastées et n'offrent plus qu'une vaste solitude; c'est la colère qui les a dépeuplées. En lisant l'histoire, on trouve à chaque instant des traces de ses funestes résultats: c'est un héros qui, ne pouvant se venger, se perce de mille coups; c'est un monarque égorgé au milieu de la solennité d'un festin. Alexandre, au milieu d'un repas, perce de mille coups le plus cher de ses amis, Clytus, son frère de lait. Marius, l'idole des Romains, est massacré par les ordres de Sylla, il lui fait rompre tous les membres, arracher les yeux et les oreilles; c'est Catilina, qui déjà exerçait ses mains aux plus grands crimes, qui exécute ses ordres sanguinaires, et c'est sur le tombeau du vertueux Catule que ce scélérat commet ce crime atroce. Le héros de l'Iliade, Achille, apprend la mort de son ami Patrocle; aussitôt il est ému d'un violent sentiment de colère; il n'est plus enflammé que du désir de la vengeance; étouffant tout sentiment d'humanité, comme un loup affamé, il se précipite dans les rangs ennemis, porte partout la terreur et la mort, plonge son épée dans le sein du malheureux Hector, le fait traîner dans la poussière, attaché à son char. Tout couvert de sang, il pénètre dans les murs de Troie, jadis le siége d'un aussi grand empire. Avide de sang et de carnage, les flammes et le fer sont les armes dont sa cruelle main se sert: vieillards, femmes, enfans, sont autant de victimes qu'il égorge; il embrase tout. Les temples mêmes, où les malheureux croyaient trouver un asile contre la mort, ne sont point à l'abri de sa rage.

Il n'est point d'objet qui ne puisse devenir le sujet de la colère. Les Ethiopiens excitèrent la colère de Cambyse, parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à la servitude et refusaient de porter les chaînes qu'il leur offrait. Dans son ressentissement injuste, il rassemble à la hâte une nombreuse armée pour aller combattre des innocens qu'il appelait rebelles; il rejette les conseils les plus sages; traverse des déserts immenses; en peu de jours, ses vivres furent

épuisés ; il en vint à la cruelle nécessité de faire décimer ses soldats pour servir d'alimens, tandis qu'il ne manquait de rien, et avait tous les jours sa table servie des mets les plus exquis : ce ne fut que lorsque ses troupes furent entièrement désorganisées, qu'il renonça à ses projets insensés.

Cyrus se courrouça contre un fleuve; il marchait à grands pas vers Babylone qu'il voulait assiéger, et craignant de perdre l'occasion de faire la guerre, il essaya de passer à pied sec le Gnide, fleuve large, profond et rapide, à peine guéable pendant les grandes chaleurs de l'été, temps où ses eaux sont les plus basses. Un des chevaux blancs destinés à traîner son char fut entraîné par le courant; le prince irrité jura que, puisque ce fleuve était assez hardi pour refuser le passage à un roi, il serait réduit au point d'être traversé à pied sec; tous ses grands préparatifs furent donc tournés vers cet objet; il divisa le fleuve en cent-quatre-vingts canaux, en dispersa les eaux en trois cent quatre-vingts ruisseaux, et ne quitta l'ouvrage qu'après avoir mis le fleuve à sec.

César fit démolir une magnifique maison de campagne près d'Herculanum, parce que sa mère y avait été prisonnière.

Effets morbifiques de la Colère.

Nous venons d'examiner tous les maux que la colère cause à l'humanité entière, les ravages qu'elle occasionne dans les empires, et les révolutions politiques qu'elle excite dans les gouvernemens; si l'on considère maintenant ses effets chez l'homme en particulier, on voit qu'elle produit des désordres étonnans dans son économie, qu'elle est pour lui une source féconde de maladies qui viennent tourmenter, menacer, atteindre et anéantir sa faible existence. C'est ce que nous allons tâcher d'exposer en citant des exemples pris dans les meilleurs auteurs qui ont traité de cette passion : nous

ne négligerons pas non plus d'indiquer les circonstances dans lesquelles elle a excité des changemens favorables.

Dans la colère, toutes les fonctions sont troublées, augmentées, ou subitement interverties; l'action des nerfs, des muscles, du cœur est accrue; toutes les propriétés du système circulatoire sont exaltées; le système capillaire est gorgé de sang, surtout à la figure; quelquefois les parois des vaisseaux ne sont pas assez fortes pour le retenir; il rompt les digues qu'elles lui opposent, et occasionne de fortes hémorrhagies. L'apoplexie est un de ses plus funestes résultats; le sang est porté en grande abondance et avec rapidité vers le cerveau; il déchire les parois des artères qui sont plus faibles dans cet organe que dans toute autre partie du corps, et produit des épanchemens mortels dans ses ventricules. J'ai eu occasion d'observer un fait de ce genre.

Un soldat du second régiment de grenadiers de l'ex-vieille garde, âgé de trente-six ans, d'un tempérament sanguin, eut dispute avec un de ses camarades; ne pouvant se venger de l'insulte qu'il en avait reçue, parce qu'il fut arrêté par ses amis; dans son accès de fureur, il fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, qui le terrassa et fit penser aux assistans qu'il était privé de vie. A l'instant même il fut apporté à l'hôpital du Gros-Caillou, proche de l'endroit où la rixe avait eu lieu. Le chirurgien de garde lui pratiqua une forte saignée du bras, lui appliqua les sinapismes aux pieds, et lui fit faire des frictions par tout le corps avec l'ammoniaque liquide, le serrement des mâchoires ne lui permit pas de lui administrer un émétique. Quelques instans après, il commença à revenir à lui, le lendemain il était beaucoup mieux; cependant il y avait hémiplégie du côté gauche; on fit raser la tête, et on y appliqua un vésicatoire qui produisit des effets merveilleux, car quelques jours après, il remuait le bras et la jambe; sa guérison fut achevée par l'emploi du galvanisme et des frictions avec le liniment volatil.

Buchan, célèbre médecin d'Edimbourg, a vu une femme à qui un violent accès de colère donna une apoplexie sanguine; elle sentit une douleur telle que si on lui eût plongé un poignard dans la tête; elle tomba ensuite dans l'assoupissement; son pouls s'affaiblit considérablement, et devint fort lent; les médicamens qu'on lui administra retardèrent sa mort environ une quinzaine de jours: à l'ouverture de la tête, on trouva une grande quantité de sang épanché dans le ventricule gauche. *Lorry* (t. 1, p. 37) a vu une femme tellement susceptible, que la plus légère contradiction la faisait tomber en syncope. Il cite aussi l'observation d'une femme d'un haut rang, qui, ayant paru en public avec un costume peu décent, fut tellement irritée des propos injurieux que sa mise lui attira de la part des jeunes gens qui l'examinaient, qu'elle mourut subitement.

Tissot a eu occasion de voir une petite fille âgée de sept ans, qui, en se disputant avec une de ses amies sur la couleur du lacet qu'elles emploieraient pour leur poupée, sortit si fortement irritée, qu'elle tomba apoplectique à la porte, et resta toute sa vie paralytique de la main gauche. Le même a vu un enfant qui, dès l'âge de quatre ans, avait des hémorrhagies du nez toutes les fois qu'il se mettait en colère. L'hémoptysie est encore une suite de cette passion. Les empereurs Nerva et Valentinien périrent dans des accès de colère; Nerva s'emportait contre Régulus, et Valentinien contre les Sarmates qui avaient fait une incursion en Illyrie. Sa colère fut si véhémente, qu'à l'instant où il menaçait leur nation de la ruiner de fond en comble, il fut attaqué d'une hémoptysie qui le fit mourir subitement. Boris Gudnow, czar de Russie, s'emporta avec tant d'impétuosité contre Sigismond, de Pologne, qu'il fut attaqué d'un crachement de sang que les secours de l'art ne purent arrêter. *Pecklin* a vu des hémorrhagies par l'utérus, par les oreilles, et par la peau même, causées par la colère. *Fink* parle d'une femme à qui chaque accès de colère occasionnait un flux hémorrhoïdal abondant. *Borelli* a vu couler des

larmes de sang. *Zimermann* cite des femmes qui, dans cette circonstance, ont vu couler leurs règles par leurs mamelles. Ces hémorrhagies se manifestent aussi par des extravasations sous-cutanées, qui forment des taches rouges, brunes, qui ont souvent causé la gangrène. L'auteur de Télémaque peint Calypso en proie à la colère, tremblante, les genoux chancelans, le corps couvert de taches noires et livides. D'autres fois le sang semble se concentrer à l'intérieur ; le visage pâlit, la voix s'affaiblit, les membres sont tremblans; on éprouve des défaillances qui vont quelquefois jusqu'à la mort.

Les dilatations des gros vaisseaux, celles du cœur peuvent être aussi les tristes résultats de la colère. *Harvey* rapporte l'histoire d'un homme qui, ne pouvant tirer vengeance d'une insulte qu'il avait reçue, fut attaqué tout à coup d'une oppression considérable, et d'une douleur à la région du cœur, qui firent des progrès lents, mais terribles, et le conduisirent au tombeau. Pendant sa vie, les veines jugulaires étaient aussi grosses que le pouce, et, à l'autopsie cadavérique, on trouva le cœur, les oreillettes et les gros vaisseaux dilatés outre-mesure. Dans son Anatomie de l'homme (p. 722), *Dionis* expose qu'un nommé M. Dubuisson, capitaine de vaisseau, âgé de trente ans, après un violent accès de colère, éprouva de l'oppression accompagnée de battemens du cœur forts et fréquens, et d'un sentiment de picotement sous le sternum ; son pouls était fort et fréquent; les symptômes étaient peu intenses, mais redoublaient dans les changemens de temps, et dans les circonstances où son âme supportait les atteintes profondes du chagrin et de la mélancolie. Cet état fit des progrès pendant l'espace de treize ans; il finit enfin par succomber sous le poids du mal. A l'autopsie cadavérique, on trouva l'oreillette gauche du cœur plus grosse que la tête d'un enfant nouveau-né.

Les ictères, le choléra-morbus, les obstructions au foie, sont encore des suites de la colère. *Valcarengi* rapporte le cas d'un homme âgé, qui, après un emportement de colère, éprouva un ictère très-

considérable ; sa figure et toute la surface du corps était jaune ; la conjonctive était teinte de la même couleur ; sa bouche était sèche, ses déjections noirâtres, ses urines fortement colorées, une petite tumeur se manifesta au bas de l'hypochondre droit, qui ne fit aucun progrès, mais resta mobile sans lui causer aucune douleur ; ses forces néanmoins diminuaient de jour en jour ; son pouls devint lent et faible ; au bout de six semaines, la fièvre se manifesta ; il était très-altéré, ses forces s'anéantirent entièrement, et il mourut au bout du second mois de la maladie. A l'examen du cadavre, on trouva le foie rempli de tubercules ; la vésicule du fiel était énorme et remplie d'une bile noire ; c'est elle qui formait la tumeur qu'on avait remarquée au bas de l'hypochondre droit.

Cette passion engendre les calculs de la vésicule du fiel, maladies qui arrivent toutes les fois que la bile séjourne très-long-temps dans la vésicule, et lorsque le conduit cholédoque est frappé de spasme, et que la colère est suivie d'une passion forte, telle que la terreur et la crainte, etc., qui arrête subitement l'évacuation de la bile. En effet, il arrive souvent que des mouvemens de colère réprimés produisent des accidens plus graves que si on les eût abandonnés à leur cours. C'est aussi au séjour de la bile dans la vésicule, qu'il faut attribuer la naissance de ces fièvres bilieuses intermittentes, qui prennent si souvent un caractère fâcheux.

Chez certains individus, la bile se répand avec profusion dans les intestins, les irrite, et produit des diarrhées, des coliques atroces. *Tulp* a observé un *miserere* produit par la colère. *Camérarius* a vu une femme à qui le plus léger accès de colère faisait rendre tous les alimens qu'elle avait dans l'estomac, et beaucoup de bile ; et comme elle se mettait souvent en colère, elle détruisit tellement les fonctions de ce viscère, que les vomissemens devinrent habituels.

Dans les Mémoires des curieux de la nature, on trouve l'exemple très-remarquable d'un maître d'école qui était obligé d'aller à la

selle toutes les fois que ses écoliers le mettaient en colère. Dans les Anecdotes de médecine, on rapporte qu'un médecin se fondant sur ces principes, n'ayant pu parvenir à purger un malade, ordonna à son valet de chambre de ne lui donner la médecine qu'après l'avoir mis en colère. Malgré toutes ses tentatives, le valet désespérait de remplir sa commission, quand un plaideur entra tout à coup dans son appartement pour l'informer ; il était en habit de tafetas, et parlait avec chaleur ; le bruit de son habit impatienta le malade ; le valet, qui s'apperçut qu'il était en colère, lui fit avaler la médecine, qui fut suivie d'un prompt succès. *Tissot* a vu une femme chez laquelle un accès de colère fit sortir une grande partie du ver solitaire dont elle était attaquée.

Les fausses-couches arrivent très-souvent après de violens accès de colère. Tous les jours on en voit des exemples nombreux, tant dans les hôpitaux, que dans la pratique particulière. *Tissot* a connu une femme qui s'est blessée quatre fois en deux ans, entre le quatrième et le cinquième mois de sa grossesse, après des accès de colère. Ces accidens arrivent d'autant plus souvent, que les femmes sont très-délicates et douées d'un tempérament très-irritable. La colère produit aussi des érysipèles qui dépendent de l'augmentation de la circulation, et du dérangement dans la sécrétion de la bile, et principalement de cette dernière cause. *Fallope* parle d'une femme qui, toutes les fois qu'elle se mettait en colère, avait des érysipèles à la figure. Les femmes qui se fâchent à l'approche de leurs règles y sont surtout très-exposées.

Des contractions spasmodiques des muscles, et des convulsions qui ont le plus souvent une issue funeste, ou deviennent périodiques et inaccessibles aux secours de l'art, se manifestent à la suite des accès de cette terrible passion. Tous les sexes, tous les âges, sont susceptibles d'être atteints de ces affections. L'enfant en colère tombe dans un état convulsif. Les femmes d'un tempérament délicat

y sont le plus exposées : on a vu des femmes perdre la vie dans cet état. L'épilepsie est encore une maladie qu'elle engendre. *Tissot*, dans son Traité de l'épilepsie, en donne plusieurs exemples : on lui amena, dit-il, un enfant âgé de huit ans, chez lequel les facultés intellectuelles étaient absolument anéanties, qui cependant avait vécu jusqu'à l'âge de trois ans avec beaucoup d'intelligence ; à cette époque, un mouvement de colère lui donna un accès d'épilepsie, et, dès ce moment, les plus légères contrariétés le renouvelaient. A six ans, on s'aperçut que sa raison s'aliénait, et, dès ce moment, les accès d'épilepsie se renouvelaient fréquemment sans qu'aucun motif les déterminât ; enfin il tomba dans le triste état où on le lui amena. Le même rapporte que deux enfans de dix ans, dont l'un jouissait d'une santé florissante, et l'autre épileptique, se mirent en colère l'un contre l'autre ; l'épileptique mordit son adversaire à la main droite, et lui fit une plaie assez profonde : quelques instans après, ce dernier eut un accès d'épilepsie bien caractérisé.

Zimmermann a vu une femme qui toussait toutes les fois qu'elle se mettait en colère. Il a vu aussi une fille de vingt ans qui fut attaquée de convulsions après un violent accès de colère ; sa langue était roide ; elle ne pouvait prononcer aucune parole ; il fallait la tenir par le bras sur son séant ; elle avait un serrement extrême à la poitrine, ne pouvait rien avaler, et rendait, au milieu de ses agitations, un son de voix tout-à-fait singulier. Il lui fit prendre des lavemens émolliens, et pratiquer une saignée du pied pour rappeler ses règles : cet état dura encore une heure. Enfin, après lui avoir administré plusieurs lavemens, elle rendit beaucoup de matières bilieuses par les selles et par des vomissemens. Dès ce moment le spasme cessa entièrement, les règles coulèrent abondamment, et elle fut parfaitement rétablie.

Les reins sont quelquefois le siége de l'affection spasmodique ; alors leurs fonctions sont suspendues. *Tissot* a vu un septuagénaire

qui, ayant reçu une lettre qui l'irrita, fut attaqué peu de jours après de dysurie. Le peu d'urine qu'il rendait était noire; la suppression fut bientôt totale; le hoquet, les vomissemens, l'enflure des extrémités inférieures survinrent. Il se forma un dépôt à la partie postérieure de la langue, qui, empêchant l'accès de l'air dans les voies aériennes, le fit mourir par suffocation.

Zimmermann a observé que les femmes en colère rendent une grande quantité d'urines pâles. Quelques-unes, surtout les femmes hystériques, sont saisies de douleurs articulaires, de spasmes de l'estomac, de coliques et de pertes de sang par l'utérus.

Hoffmann parle d'un homme qui, étant entré dans un violent accès de colère, but un verre d'eau froide. Aussitôt après, il sentit une douleur à la malléole externe du pied gauche; cette douleur disparut par l'application de quelque topique, mais elle se porta au genou et fut beaucoup plus intense; tout le pied et les tendons des extenseurs se roidirent, il y survint des agitations spasmodiques qui se portèrent aux membres supérieurs, et le malade éprouva en même temps de violens accès de chaleur partout le corps.

La colère donne encore naissance à la manie, et c'est avec raison que Horace a défini la colère, *ira furor brevis*. Cette pensée est vraie et ingénieuse, car la colère et la manie ont la plus grande ressemblance. Dans l'une et dans l'autre, l'homme a perdu la raison; elles se montrent toutes les deux sous le même aspect. C'est pourquoi *Arétée*, et *Cœlius Aurélianus*, regardaient les mots de *colère* et de *manie* comme synonymes. Néanmoins il ne faut pas donner trop d'extension à la valeur de ces expressions, parce que les accès de manie se montrent quelquefois sans fureur. La colère conduisit Ajax à la folie, et la folie le conduisit au tombeau.

Un des derniers effets de la colère, c'est que les troubles qu'elle excite dans toute l'économie peuvent occasionner la rage, maladie

aussi affreuse que dangereuse. On a observé plusieurs fois que la salive des animaux en fureur pouvait acquérir des qualités délétères, et transmettre cette affection toutes les fois qu'elle était appliquée sur des parties du corps où l'absorption pouvait se faire. *Sauvages* parle d'un jeune homme qui, dans un accès de colère, s'étant mordu le doigt, éprouva tous les accidens de la rage, et mourut le lendemain.

Fidèle au devoir que je me suis imposé, je vais maintenant parler des maladies dans lesquelles la colère peut produire des résultats avantageux et des changemens favorables. Comme cette passion excite un violent mouvement dans toute l'économie, que les fonctions de tous les organes sont augmentées, elle peut rétablir ou imprimer une nouvelle énergie à ces mêmes fonctions, lorsqu'elles sont interverties ou plongées dans la débilité : c'est ainsi qu'elle a été extrêmement avantageuse dans certaines paralysies, en ranimant l'action des nerfs et des fibres musculaires. *Bacon* avait très-bien observé que cette passion pouvait être avantageuse dans les circonstances où on a besoin d'avoir recours à des remèdes énergiques. Le père de la médecine, à qui le génie a fait découvrir les secrets de la nature, pensait qu'elle pouvait être utile pour faciliter les digestions lentes, et ranimer le coloris du visage; il avait conseillé à une femme qui, pendant une disette de vivres, éprouvait des douleurs arthritiques, de se mettre quelquefois en colère. *Ætius* était de l'avis d'*Hippocrate*. Les actes de Copenhague attestent qu'un jeune homme, qui était muet depuis quatre ans, recouvra la parole en se fâchant contre une femme qu'il avait maltraitée plusieurs fois. *Pecklin* cite l'observation d'un homme qui avait un des muscles sterno-cléido-mastoïdien paralysé, ce qui faisait que la tête se portait du côté du muscle qui jouissait de toute son énergie; lorsqu'il se mettait en colere, le muscle paralysé acquérait assez de force pour maintenir la tête dans son état naturel. On a vu des suppressions anciennes de règles qui avaient résisté à tous les moyens qu'on

avait employés, terminés par cette cause ; la goutte a été aussi guérie par le même moyen.

La colère, chez quelques personnes, a développé subitement les facultés intellectuelles qui jusqu'alors étaient restées dans l'engourdissement ; et l'on voit tous les jours des gens très-ordinaires qui, lorsqu'ils sont mus par cette passion, parlent avec chaleur et enthousiasme. *Zimmermann* dit avoir connu à Paris, un abbé très-instruit, et doué de l'éloquence la plus persuasive ; il ne pouvait rien faire, sans être excité par la plus vive passion ; au simple narré des choses les plus douces, les plus agréables et les plus plaisantes, il faisait les grimaces les plus extraordinaires, roulait les yeux, agitait ses mains, ses pieds avec une telle force, que, si, dit-il, j'eusse été obligé d'en faire autant, je serais mort à l'instant.

Il est fort heureux pour l'humanité que l'habitude modifie beaucoup les effets de cette funeste passion ; car on voit, à chaque heure du jour, des personnes se mettre en colère sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour leur santé ; il n'en est pas de même de quelques autres passions de l'âme, telles que le chagrin, la pâle jalousie, qui ne laissent pas un seul instant de repos à leur victime, et qui ne l'abandonnent que lorsqu'elles ont creusé son tombeau.

Je vais passer maintenant à l'objet le plus important et le plus difficile de mon sujet ; c'est d'essayer de tracer les moyens dont il faut se servir pour déraciner, ou du moins pour modifier les effets de la colère, qui ne sollicite pas l'âme comme les autres passions, mais la frappe comme la foudre ; c'est une maladie cruelle, un précipice affreux où les hommes se jettent aveuglément ; tous les âges, tous les sexes, tous les peuples, enfin la nature entière, gémissent sous son joug tyrannique. Aristote néanmoins prétendait que, sans elle, l'âme n'a plus d'énergie, plus de ressort, plus d'activité, et qu'elle était nécessaire à l'homme ; il est étonnant qu'un aussi grand homme, qui connaissait si bien le cœur humain, ait eu une pareille

idée. Il est bien vrai que, dans quelques circonstances, elle a été avantageuse, qu'elle a rendu des hommes orateurs, poëtes, mais si l'on met dans la balance ses maux et ses bienfaits, on voit qu'ils ne peuvent être en équilibre; et c'est méconnaître les lois de la nature, que d'attribuer au plus beau comme au plus parfait de ses ouvrages un vice aussi farouche et aussi pernicieux.

Mais cette digression m'entraîne loin de mon sujet, et mes écarts sont trop longs pour être supportables; je reviens donc au point important qui doit nous occuper.

Pour détruire ou arrêter les progrès de la colère, c'est aux préceptes de la philosophie qu'il faut avoir recours, preuve assez convaincante que le médecin doit être philosophe; car il est une foule de circonstances dans lesquelles il doit puiser les ressources de son traitement dans la philosophie. D'abord l'éducation demande le plus grand soin, parce qu'elle influe singulièrement sur le bonheur de toute la vie, et qu'en général elle fait les hommes ce qu'ils sont. Il n'y a rien de plus facile à façonner qu'une âme encore tendre; rien au contraire de plus difficile que de déraciner les vices qui se sont accrus avec nous, et que le pouvoir de l'habitude a rendus si puissans; c'est une tâche bien difficile à remplir; car en étouffant les passions des enfans, il faut aussi prendre garde à ne pas détruire en eux d'heureuses dispositions. Cette double attention demande le discernement le plus fin; car les vices et les vertus se nourrissent quelquefois des mêmes alimens; il faut les traiter avec beaucoup de douceur et de ménagement; leur faire connaître leurs fautes avec l'accent de l'amitié; leur faire envisager tous les maux qu'entraîne après elle cette terrible passion; occuper leurs loisirs à des jeux simples et innocens, qui ne leur permettent pas de se disputer entre eux; ne jamais exciter leur caractère, encore moins se mettre en colère en leur présence; telle est, en général, la marche qu'on doit suivre en pareille circonstance.

Quant aux personnes déjà avancées en âge, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de détruire en eux la colère; tous les soins doivent tendre alors à la rendre plus supportable. *Platon* leur défendait le vin; il ne voulait pas mettre du feu sur du feu; il ne voulait pas non plus qu'on se chargeât l'estomac d'alimens; le corps ainsi tendu, disait-il, communique à l'âme son enflure.

Il faut que les personnes d'un caractère colère, si elles ne peuvent pas supporter les injures, se mettent à même de n'en pas recevoir; qu'elles évitent tout ce qui peut exciter le penchant à cette passion, qu'elles vivent avec des personnes vertueuses, d'un caractère doux et facile; qu'elles fuient la société des gens irascibles, car on prend insensiblement les défauts de ceux qu'on fréquente; les affections de l'âme, comme certaines maladies, se communiquent par contagion, de même les vertus répandent leur douceur sur tout ce qui les environne, et leur commerce devient un bien salutaire aux âmes chancelantes. On en est convaincu en voyant les bêtes les plus farouches s'apprivoiser en vivant avec nous. Dans la société des gens sensés, on trouve non-seulement des conseils salutaires, mais encore l'impossibilité de se fâcher. Les gens colères doivent aussi s'interdire les études trop sérieuses, se livrer à des occupations riantes et agréables, telles que la musique. La lyre de Timotée apaisait la colère d'Alexandre, et la haine et la fureur de Saül étaient calmées par la harpe du roi David. Il faut encore qu'elles fassent les plus grands efforts pour se maintenir, qu'elles imitent l'exemple de Platon et de Socrate; le premier, se sentant ému parce qu'un de ses domestiques avait manqué à son devoir, dit à Seusippe: « Châtiez ce mauvais serviteur pour moi, je suis en colère. » Le second, ayant reçu un soufflet dans la rue, se contenta de dire « qu'il était « fâcheux d'ignorer quand il fallait sortir avec un bouclier. » Un jour qu'il disertait sur la colère, un jeune écolier lui cracha à la figure, et il dit : « Je ne suis pas en colère, mais je ne sais pas si ce « n'est pas le cas de s'y mettre. »

Je borne là ce que j'avais à dire sur la colère. Je vois avec peine que je n'ai fait qu'ébaucher un pareil sujet, qui est beaucoup au-dessus de mes forces. Néanmoins je me trouverai assez heureux, si ce faible travail parvient à me mériter l'estime de mes nobles examinateurs.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

In prescribendâ ratione victûs, concedendum est aliquid tempori, regioni, ætati, et consuetudini. *Sect.* 1, *aph.* 17.

II.

Mente constare quovis in morbo, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Apoplexiam solvere vehementem impossibile; debilem, non facile. *Ibid.*, *aph.* 42.

IV.

Melancholiam denotant metus, tristitia, si diù perseverent. *Sect.* 6, *aph.* 23.

V.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent; et ætates quædam ad tempora et regiones victus. *Sect.* 3, *aph.* 3.

VI.

In temporibus, quando eâdem die modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos exspectare oportet. *Ibid.*, *aph.* 4.